

PSYCHANALYSE AU SIÈCLE DU FÉTICHISME GÉNÉRALISÉ

[Pierre-Gilles Guéguen](#)

L'École de la Cause freudienne | « La Cause freudienne »

2010/2 N° 75 | pages 193 à 197

ISSN 1240-1684

ISBN 9782905040695

DOI 10.3917/lcdd.075.0193

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2010-2-page-193.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

© L'École de la Cause freudienne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Psychanalyse au siècle du fétichisme généralisé

Pierre-Gilles Guéguen

Lorsque Lacan développe la catégorie des semblants à la suite des événements de 1968, il dessine pour la psychanalyse une éthique pour notre temps¹. Il tire les conséquences de la fracture qui eut lieu alors. Il le fait comme toujours, sans fanfare.

Cette éthique va au-delà du beau et du bien, au sens où il l'avait formulé onze ans auparavant. Mais c'est aussi une éthique qui va au-delà du vrai et qui repose tout entière sur les derniers mots de Freud, tels qu'il les avait repris dans « La science et la vérité » : « Le sujet se divise ici, [...] à l'endroit de la réalité, voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se remparera d'une phobie, et, d'autre part, le recouvrant de cette surface où il érigeria le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue, quoique déplacée. »² Cette éthique « rend désormais intenable la bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui volatilise littéralement [...] ce qui peut s'écrire de ce rapport »³.

Le fétichisme généralisé

Le dernier enseignement de Lacan reposera désormais sur le semblant qui renvoie à ce qui n'existe pas : le phallus inexistant de la mère, maintenu quoique déplacé

Pierre-Gilles Guéguen est psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne.

1. L'auteur a présenté cet instantané remarquable sous le titre « Nouveaux semblants et sinthome », le 29 avril dernier au Congrès de l'AMP, à Paris. Le lecteur fera son profit de l'invention du délire/déni, entre autres. Nous le publions en faisant ici titre de son sous-titre [NDLR].
2. Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 877.
3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 67.

au-dessus du gouffre : là se déploie le délire/déni qui pour chacun voile le trou du réel. C'est ce que veut dire la théorie de la forclusion généralisée. Sur cette base, Lacan développera la catégorie du *pas-tout*.

Jacques-Alain Miller a précisé comment, à la fin d'une analyse, l'interprétation devait atteindre – au-delà de l'effet de *sens joui* toujours lié au symbolique – l'effet de trou qu'on aborde au plus près « quand le symptôme devient équivalent au réel »⁴.

Dès lors, s'il y a un universel de la forclusion qui *ex-siste* [*siste* au-delà de l'Autre] à l'instar de *La Femme*, il y a aussi un universel du fétiche, c'est-à-dire de la perversion, qu'on l'écrive en deux mots (*père-version*) ou en un seul. Deux textes de Freud sont particulièrement précieux à cet égard :

– L'article de 1917, « Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal »⁵ qui montre comment les objets *a* circulent par déplacement métonymique, au fil des chaînes langagières, comme des équivalents du pénis maternel.

– L'article sur le fétichisme de 1927⁶ où le fétiche, c'est-à-dire l'opérateur qui préside à la condition de choix d'objet, est réduit à un élément de *lalangue*, constitué par déplacement d'une langue à l'autre. Le fétiche est le semblant, ici le « brillant sur le nez », dont le surgissement contingent produit un automatisme imaginaire de déclenchement du désir. Il est lié au regard et opère par une transposition euphonique de *Glance* à *Glanz*. Freud introduit dans ce texte une nouvelle manière, totalement inédite, de parler de fétichisme – qu'on le compare à Krafft-Ebing par exemple : il fait voler en éclats la catégorie psychiatrique, normative et ségrégative, et surtout pseudo-empirique du phénomène.

La position féminine n'échappe pas au fétichisme généralisé ainsi entendu. En effet, le voile du fantasme, sur lequel se projette le phallus par lequel une femme se rapporte à un homme comme « relais » pour sa jouissance, fait obstacle à la réalisation du type idéal pur d'une femme qui serait toute, voire qui le serait pleinement – celle qui répondrait à l'adage de la famille Fenouillard : « passé les bornes, il n'y a plus de limite ».

L'objet *a* au zénith social, version noire

La partie que la psychanalyse a à jouer face à la montée des objets n'est pas gagnée, et j'ai en mémoire quelques phrases pessimistes prononcées par J.-A. Miller lors de la clôture du congrès de Comandatuba : « La pratique freudienne a anticipé la montée de l'objet petit *a* au zénith social et elle a contribué à l'installer. D'ailleurs cet objet petit *a* ce n'est pas un astre, c'est un Spoutnik – un produit artificiel. »⁷ Ou

4. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 28 mars 2007, inédit.

5. Freud S., « Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 106-112.

6. Freud S., « Le fétichisme », *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 133-138.

7. Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005, p. 19.

encore : « l'un-tout-seul sera le standard posthumain, l'un-tout-seul à remplir les questionnaires pour recevoir son évaluation, et l'un-tout-seul commandé par un *plus-de-jouir* qui se présente sous son aspect le plus anxiogène »⁸.

Il est vrai que l'on peut opposer l'objet artificiel de jouissance et l'objet *a* en tant que partie du corps. Mais la frontière est délicate : mon Iphone, cet « accessoire indispensable de l'homme moderne », comme le disent les magazines, me le rappelle, signant par là même mon manque à être l'homme moderne en question.

L'objet *a* au zénith social, version colorisée

L'objet dans la psychanalyse désigne d'abord un objet du corps, un objet cessible – le phallus entrant dans cette catégorie, ainsi que le montre Freud dans son texte sur les transpositions des pulsions. À propos de l'érotisme anal, Freud explique comment cet objet appartient à la fois au corps et au langage. Le terme *Lumpf* – qui somme toute, est un mot de *lalangue* du petit Hans – permet le passage de l'érotisation de l'objet à celle d'une zone du corps, puis, face à la demande de l'Autre, en vient à signifier cadeau, preuve d'amour, argent. C'est donc le symbolique qui permet le glissement de l'objet de l'imaginaire au symbole et l'institue en tant que semblant.

C'est la bonne nouvelle du Séminaire XVIII : l'objet *a* lui-même n'est pas le réel, c'est un semblant⁹. C'est la part optimiste de la « Fantaisie » de J.-A. Miller à Comanduba : « le rapport sexuel, ça fait trou dans le réel [...]. Que le rapport sexuel fasse trou dans le réel peut se représenter simplement, comme ceci : le logiciel fait défaut en ce point »¹⁰. Le texte se termine sur trois affirmations que je vous rappelle : « la jouissance perverse est permise. Reste à savoir ce que l'on en fait » ; « les symptômes sont réels » ; « ce qui fait ex-sister l'inconscient comme savoir, c'est l'amour »¹¹. C'est à la fois le malheur et le bonheur de la race humaine, la source des chicanes entre les hommes et les femmes, la raison pour laquelle le partenaire ne peut être qu'un symptôme, et c'est aussi la racine de l'amour, cette passion de l'âme qui donne l'illusion de l'Un, l'illusion du rapport sexuel, et qui importe tant dans l'expérience humaine – y compris dans ce qu'elle comporte de ratage programmé.

Les nouveaux semblants

Il en va des nouveaux semblants comme des « nouveaux symptômes ». Ils ne sont nouveaux que par leur extension et non par leur nature. Ils touchent les formes du beau, du bien et du vrai. Ils coexistent avec les anciens semblants – la famille patriarcale, la patrie, le travail, la religion – et produisent des effets tantôt cocasses,

8. *Ibid.*

9. Le terme *enforme* est introduit par Lacan dans le Séminaire XVI [Paris, Seuil, 2006, p. 311-314 notamment]. Éric Laurent a repris le terme d'« enforme du réel » dans les textes préparatoires au VII^e congrès de l'AMP.

10. Miller J.-A., « Une fantaisie », *op. cit.*, p. 25.

11. *Ibid.*, p. 25-26.

tantôt sordides, tantôt encore inquiétants et douloureux. Ils illustrent le théâtre du monde, l'illusion comique dans laquelle, comme le papillon du rêve de Lao Tseu, le sujet doit trouver à se situer, car les semblants égarent. Ils déboussolent.

Vanity Fair ! comme l'indique le titre du magazine américain qui prend les semblants au sérieux. L'exemple de Bernard Madoff est frappant. Cet ancien président du NASDAQ est parvenu à aveugler un grand nombre de riches hommes et femmes d'affaires pourtant avertis. L'appât du gain, un style de vie qui répond aux normes d'un milieu traditionaliste, conservateur et cynique, il n'en fallait pas plus pour faire fonctionner une machine symbolique sans moteur ni carburant : la fameuse « chaîne de Ponzi » ; le phallus, l'anal et le trou – devenus bien réels dans les comptes de cette cohorte de dupes.

Parmi les semblants dont l'extension est aujourd'hui remarquable, on doit faire une place à l'homosexualité, qui s'est imposée grâce aux luttes courageuses de ses militants¹². Aujourd'hui, le mariage gay est reconnu dans de nombreux pays. Le colloque franco-italien organisé par l'ECF à Nice *Des gays en analyse*¹³ a clairement pris parti contre la ségrégation à l'endroit des sujets homosexuels. Ce qui, encore récemment, était une « perversion » coupable est devenu un semblant largement admis, et il y a tout lieu de s'en réjouir. Depuis quelque temps déjà, arrivent sur les divans des sujets pour lesquels ce n'est pas le choix d'objet homosexuel qui fait symptôme, mais plutôt le non-rapport et les faillites de l'amour.

Vacillation des semblants : le *sinthome*

Nous vivons dans un monde de semblants. Ils sont contradictoires, ils déboussolent les sujets qui ne trouvent pas de repères pour savoir quoi faire de leur corps et de leur jouissance. La pulsion n'a jamais été négativable, au pire se réfugiait-elle dans la souffrance et la jouissance de l'ascétisme, de la macération ou du refus. Freud en a eu le premier l'intuition, en saisissant le refoulement à l'œuvre dans le refus du corps et l'érotisation phallique des organes des symptômes de conversion hystérique.

L'univers des semblants dans lequel nous vivons incite à croire que tout est possible. Or, s'il est vrai que les rencontres de jouissance et d'amour sont contingentes, tout n'est pas possible pour un *parlêtre* : précisément, une psychanalyse fait surgir pour chacun l'expérience de la limite, l'expérience de l'impossible lié au *sinthome*, indissolublement sexuel et réel.

Les témoignages des AE en rendent compte : la psychanalyse n'utilise pas n'importe quels semblants. Dans son cours « De la nature des semblants », J.-A. Miller distinguait les semblants lacaniens, qu'il dénombrait : le phallus, l'objet *a*, *La* Femme, le Père. C'est avec ces semblants que la psychanalyse opère. Elle se sert des autres comme elle se sert du père. Elle va contre l'homogénéisation des sujets et donne à

12. Cf. le film *Harvey Milk* de Gus Van Sant, 2008.

13. 21-22 mars 2003, Cf. *La Cause freudienne* n° 55, *Des gays en analyse ?*, Paris, Navarin/Seuil, oct. 2003.

chacun accès à son statut d'exception, contrairement aux communautarismes massifiants.

Enfin, une psychanalyse repose sur la langue du sujet, que J.-A. Miller distingue sévèrement du langage, arguant que ce n'est pas le langage qui met en ordre la jouissance du sujet, mais la langue dont l'exemple, porté au paradigme, est la jaculation de Michel Leiris : « ...reusement », maintes fois commentée.

C'est par ce biais que la psychanalyse trouve sa *motérialité* : quand les contingences de la rencontre de certains mots « retirent la jouissance dans la solitude du Un-corps » et la localisent hors du savoir dans un lieu « où on n'en sait rien ». Cela conduit « à la mise en question du Un de l'union et à [l'inexistence du] rapport sexuel »¹⁴. Une autre façon de le dire, moins frappante peut-être, c'est que sous les S_1 , derniers bastions du symbolique qui s'extraient d'une cure, se dévoile le trou lié à l'absence du phallus de la mère, sur lequel s'est fondé le rapport singulier à la jouissance de chacun. Nous appelons cela le sinthome et, s'il est réel, c'est qu'il incarne la limite qui indique pour chaque sujet l'impossible à jouir plus ou autrement. Ce qui fait son lot dans l'existence.

14. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », *op. cit.*, cours du 7 mars 2007.